

Québec français

Émile Nelligan, poète du désir

Gaëtan Dostie

La communication orale

Numéro 25, mars 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56705ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dostie, G. (1977). Émile Nelligan, poète du désir. *Québec français*, (25), 21–23.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Photographie originale de Nelligan, retouchée par Charles Gill et offerte à Albert Lozeau en 1904. (Coll. Wyczynski)

Émile Nelligan: poète du désir

Si un jour vous partez à la découverte de Nelligan, vous devrez reprendre les voies de vieux enseignements: explorer le triple réseau de relations qui existent entre la tristesse, le désir et l'imagination créatrice.

J'ai la douceur, j'ai la tristesse et je suis seul
Et le monde est pour moi comme quelque linceul
Immense d'où soudain par des causes étranges
J'aurai surgi mal mort dans un vertige fou
Pour murmurer tout bas des musiques aux Anges
Pour après m'en aller puis mourir dans mon trou.¹

Dans chacun d'entre nous, la tristesse n'arrive à la détente que par la manifestation d'un secret:

C'est bien à l'heure où l'on fait notre plus chaste aveu,
Où nos yeux ruisselants, pleurs de reconnaissance,
Retrouvent à la fin l'ardeur du premier feu. (p. 210)

Mais quel est ce secret de Nelligan qui le fait mourir? Tout le destin de Nelligan se trouverait-il dans cette poésie, dans cette imagination créatrice se révélant tout en se voilant dans le jeu des singularités, des intensités?

Le commencement...

J'avais douze ans; j'avais déniché chez un bouquiniste la première édition de son oeuvre préparée par Louis Dantin en 1903: ce fut un coup de foudre... Depuis, la fascination et la curiosité m'ont aiguisé: j'ai cherché partout, dans son oeuvre, dans sa vie.

Ceux qui l'ont connu, ses contemporains, sont restés sibyllins: « Il naquit dans un milieu isolé, dans un monde prosaïque, peu fait pour le comprendre, qu'il méprisa d'abord souverainement et qu'il finit par fuir avec une sorte de rage au coeur, poussé qu'il était vers un but impossible à atteindre... »² Le délicat Jean Charbonneau, tout en se réclamant de l'amitié du poète, garde un silence dont il s'est entouré lui-même...

Nelligan lui-même fut moins silencieux: si, de l'aveu de Charbonneau, *Nelligan entra dans la vie littéraire en coup de foudre*³, ce fut précisément parce que pour la première fois dans notre littérature, un écrivain se prit comme sujet de son écriture. Le premier d'entre nous, Nelligan a assumé son imagination créatrice comme fondement essentiel de son être.

Mourir avant que de naître!

Le désespoir du poète lui a arraché d'étranges cris:

**Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres. (p. 48)**

Et pourtant jusqu'au monologue sur le *Foetus* d'Yvon Deschamps, mais en commençant par le premier poème recueilli par Huston dans son *Répertoire national* (1848) et dont on sait qu'il fut écrit par un jeune « séminariste » nommé Foucher en 1778, l'intuition est la même:

**Oh! si l'homme avant que de naître,
Avait le pouvoir de connaître
La chaîne de douleurs qui l'attend en ces lieux
Dans la nuit du chaos, mille fois plus heureux
(...)
Avec horreur il fuirait la lumière.⁴**

De quelle intolérante chose toutes ces peurs sont-elles tissées?
Que savons-nous de Nelligan qui puisse nous éclairer?

Éléments biographiques

La naissance du jeune Émile le 24 décembre 1879 sur la rue La Gauchetière à Montréal, ne réussit pas à sauver du désastre l'union d'Émilie Hudon, issue d'une grande famille bourgeoise de Rimouski, qui avait tout quitté pour suivre à Montréal un certain David Nelligan, émigré irlandais parlant couramment au moins trois langues mais qui refusera toujours d'apprendre le français.

Premier enfant du couple, Émile sera jalousement élevé par sa mère: il reçoit une éducation en français, accompagne sa mère à l'église Saint-Louis-de-France. Le second enfant, Éva, sera la propriété du père: son éducation se fait en anglais! Participant au malheur de sa mère, Nelligan est en conflit permanent avec ce père, seule la langue anglaise est parlée en présence du père... Et c'est en réaction contre le monde du père, que Nelligan « affiche ostensiblement sa qualité de poète français. Il prononce son nom à la française, corrige ceux qui ne le font pas; et pour bien signifier ses intentions, il écrit son nom Nelligan et même Nélighan. »⁵

Nelligan est le pur produit de cette société 1900: le Québec d'alors était une société écrasée par les pouvoirs spirituels de l'Église catholique romaine et le pouvoir matériel était l'apanage du conquérant anglophone. Non seulement la « langue était la gardienne de notre foi », mais les idéaux étaient désincarnés.

Nelligan circonscrit bien le moule que l'éducation classique a imprégné à la pensée même:

**(...) loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes. (p. 41).**

Partout cette éducation gréco-latine laisse ses traces: le poète connaît mieux la mythologie grecque et la littérature française que celle d'un peuple qu'on a dit « sans histoire et sans littérature »! Son oeuvre est le vrai commencement de notre poésie...

De la tristesse absolue

Le désespoir, la noirceur de certains textes du poète peut rebuiter, exaspérer même: un des plus beaux poèmes de notre littérature porte cette marque d'une tristesse absolue que pour simplifier on a voulu appeler le mal du siècle:

**Ah! comme la neige a neigé!
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah! comme la neige a neigé!
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À la douleur que j'ai, que j'ai! (p. 82)**

Si ce mal du siècle était vaguement la tristesse de l'être seul, chez Nelligan l'explication est plus complexe...

Ces femmes de marbre

On ne pénètre dans les secrets du poète qu'avec crainte:

**Elle porte toujours ses robes par lambeaux,
Elle est noire et méchante; or qu'on la mette aux geôles,
Qu'on la batte à jamais à grands fouets de tôles.
Gare d'elle, mortels, c'est la chair des corbeaux! (p. 276)**

Cette *Vierge noire* qu'on dirait sortie de la légende de *La Corribeau* indique singulièrement l'état de trouble, la peur qui s'empare d'Émile dès que se profile un profil de femme: à commencer par sa mère, la relation est impossible. Non seulement ne garde-t-il aucun souvenir serein, mais même le piano sous les doigts de sa mère ne rend-il que de sons tristes, languides, macabres. À la vérité, (l'étude psychologique de Bessette l'aborde amplement: voir 6), non seulement son complexe d'Oedipe ne s'est-il jamais résolu mais, doublé d'une fusion « mère-religion », il est devenu oppression, remords: « À l'autel de ses pieds je l'honore en pleurant » (p. 52); le voilà pleurant sans raison apparente... Alors que Mme Nelligan est toujours bien portante, Émile la fait disparaître, voire même mourir: ainsi dans *Le talisman* (p. 54), sa mère prend la parole.

**Sur l'autel de ton coeur (puisque la mort m'appelle)
Enfant, je veillerai, m'a-t-elle dit, toujours
Que ceci chasse au loin les funestes amours,
Comme un lamplion d'or, gardien d'une chapelle.**

Les bras de la luxure

Or ce talisman même n'avait qu'une fonction: le « préserver... des bras de la Luxure ». Continuellement le poète appelle à l'aide pour « Soutenir le combat des vieux anges impurs »... Nous entrons de plain-pied dans l'univers des interdits:

**Il me fut défendu pendant longtemps de voir
Ou de porter les mains à l'objet qui me hante... (p. 128)**

De ces interdits qui lui font maquiller la réalité: que ce soit anodin, qu'il nous trompe sur ses plèthes succès scolaires après avoir vu pleurer sa mère (p. 51), il se découvre de la même façon en affirmant:

**Ah! la fatalité d'être une âme candide
(...)
Que jamais ne souilla la volupté sordide! (p. 42)**

Or les vieux enseignements disent que l'union amoureuse, si elle prend origine dans la tristesse de l'être seul, passe des soupirs au désir; surtout il doit y avoir réponse au désir, actualisation du désir, l'espace d'un instant, l'attente reprenant aussitôt l'union accomplie. De ce sommet où le secret a été entrevu ou même le voile déchiré dans l'éclair de l'extase érotique, l'être retombe dans la solitude de la séparation. Or chez Nelligan, tous les phantasmes sont déprimants. Il faut se rappeler que dans nos sociétés occidentales, la sexualité est le lieu par excellence des interdits.

J'emprunte à Bessette⁷ quelques remarques de sa magistrale analyse au sujet du *Vaisseau d'Or* et surtout du *Château en Espagne* (p. 76) parcouru par un « courant de sensualité frémissante ».

La sexualité mâle s'y exprime d'abord par le labarum qui synthétise à la fois la poussée brutale du conquérant à l'attaque et la mysticité du croisé. De ce symbole où palpitent les aigles impériales des légions romaines, on passe tout naturellement à une série d'oiseaux carnivores, aux becs acérés, qui représentent souvent en psychanalyse l'organe masculin, de même que le soleil (« brûler au soleil mes deux ailes de gloire ») représente la passion dévorante, la fécondité, la paternité. Mais c'est seulement en rétrospective que ces symboles dévoilent leur signification, grâce à la transformation de la « ville aux tours de bronze et d'or » en la « Ville de l'amour imprenable des Vierges ».

Dans d'autres textes, telle cette description d'une jeune fille au nom norvégien, « Gretchen la pâle » est toute beauté, tout angélique: mais au dernier vers la réalité éclate:

La voilà se dressant, torse, comme un jeune arbre.

(...) **Ah! gare à ce démon!**

C'est le Paros qui tue avec ses bras de marbre! (p. 87)

Tout le drame du poète c'est de ne pas avoir pu actualiser ses désirs...

Une poésie du désir

« Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir » (p. 137) s'écrie le poète, ou encore:

Il ne faut avoir qu'un amour en ce monde,

Un amour, rien qu'un seul, tout fantasque soit-il.

Et quand il ne se censure pas ou qu'il veut « s'éluder » (p. 253), nous avons droit à ces mots fulgurants:

Je veux m'éluder dans les rires

Dans les tourbes de gaité brusque

Où, je voudrais me tromper jusque

En des ouragans de délires.

C'est sous l'effet du « hachisch » que sont peut-être nées ces visions que le pieux Dantin cite dans son introduction en 1903 mais dont on n'a retrouvé nulle trace ailleurs, sauf cet extrait repris dans l'édition critique des *Poésies complètes*. Il n'est pas impossible que Nelligan ait goûté au « hachisch », on peut prendre son aveu pour plausible:

C'est comme l'écho d'un sacré concert

Qu'on entend soudain sans rien y comprendre;

Où l'âme se noie en hachisch amer

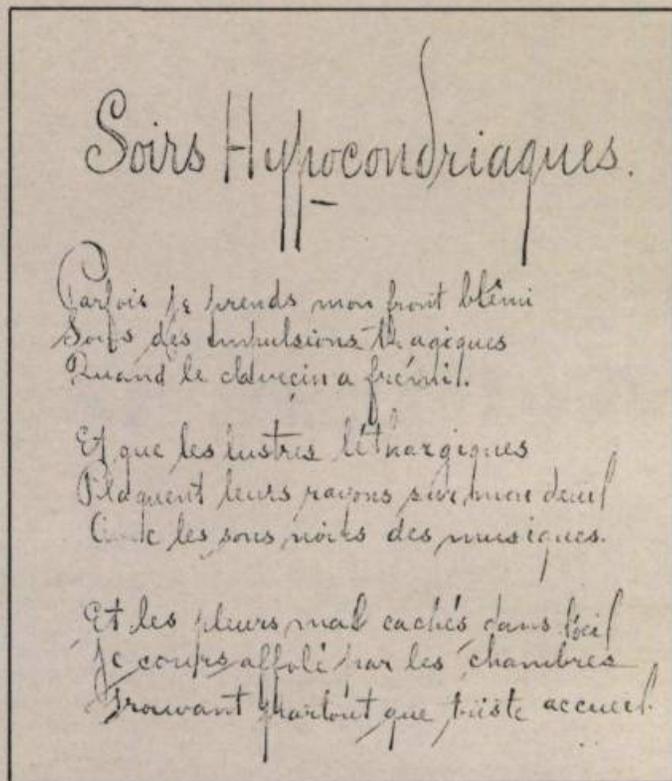
Que fait la douleur impossible à rendre. (p. 212)

Et c'est la dernière phrase de ce texte qui donne la clé de l'amertume:

..... **Il manquait.....**

La douce passion qui fait les bons heurs.

Nelligan est mort de n'avoir pu assouvir ses désirs. Pourtant...



Autographe de Nelligan (Coll. Nelligan-Corbell)

Choisir sa folie

Ô je veux être fou ne fût-ce que

Pour narguer mes déesses pires!

Ce grand garçon de 19 ans qui n'allait plus à l'école et refusait de se consacrer à un travail lucratif, vivant au crochet de sa famille, était harcelé par son père, plaint par sa mère. Qu'allait-on faire de lui? On sait qu'il vivait le plus souvent, dans les mois précédant sa folie, dans la mansarde d'Arthur de Bussières à quelques pas de la rue Laval sur Saint-Laurent. C'est là que sa mère venait le relancer et selon certains témoignages, elle aurait même menacé Bussières... Chaque fois qu'Émile est poussé à bout, il devient hystérique.

Le 9 août 1899, après une visite de sa mère rue Saint-Laurent, Nelligan quitte la mansarde d'Arthur de Bussières, court au Carré Saint-Louis, monte dans un arbre: il veut se suicider. On va le transporter à la Retraite Saint-Benoît où il sera gardé en cellule pendant près de 25 ans. En 1925, on le transporte à Saint-Jean-de-Dieu: il est devenu un fou inoffensif. Il meurt le 18 novembre 1941. Mais le poète n'est pas mort, il vit en chacun de nous.

Gaëtan DOSTIE

¹ Toutes les citations de Nelligan renvoient à ses *Poésies complètes* dans l'édition critique de Lacourcière parue chez Fides.

² Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada*, tome 1, Beauchemin, 1916, p. 85-86.

³ Idem, p. 85.

⁴ *Le Répertoire national*, compilé par James Huston, Montréal, J.M. Valois & Cie, 2^e éd., 1893, vol. 1, p. 15.

⁵ Luc Lacourcière dans sa préface aux *Poésies complètes*, p. 10.

⁶ « Nelligan et les remous de son subconscient » de Gérard Bessette dans *L'École littéraire de Montréal*, Fides, 1963, p. 131-149.

⁷ Idem, p. 146.